
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57310

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

pensée: l'homme devient objet d'étude privilégié et son essence la question centrale de la philosophie. Le début de ce courant culturel – une sorte de Sonderweg – remonte à 1687, le premier enseignement en allemand de Christian Thomasius. Les notions de peuple, de raison, de foi sont tellement différentes des équivalents français qu'on ne peut plus accepter les généralisations classiques sur les lumières européennes. Cet ouvrage nous offre un tableau intelligent et très original par le commentaire des vignettes, des »emblèmes de la raison«, des livres de Thomasius, Wolff ou Lange. Vers le milieu du siècle, la philosophie devient eclectique et la Popularphilosophie est présentée à travers ses diverses tendances sur une volonté commune: l'harmonie entre la raison et la révélation. Avec Darjes, et avant Reimarus et Mendelssohn, se constitue un nouveau type de philosophie. Dans la seconde partie du XVIII^e siècle, la philosophie est populaire en ce qu'elle veut rompre avec les académismes, le wolfisme, et recherche une faculté de juger non pervertie, le bon sens et la raison quotidienne. Si elle veut rendre raison du monde, la philosophie doit renoncer à son idéal de scientificité. Toute conception de la philosophie possède une fonction réflexive et programmatique, et aujourd'hui encore c'est en tant que pensée libre qu'elle doit être lue et pratiquée. L'ouvrage s'achève par l'Aufklärung sur l'Aufklärung avec l'évocation d'Adorno. Souvent compris comme un rationalisme étroit – précisément celui des matérialistes français avec lequel il n'a rien à voir – l'Aufklärung traîne une longue tradition de critique depuis le XVIII^e siècle, très bien résumée avec une belle conclusion sur l'Aufklärung comme tâche inévitable qui nous incombe à tous. L'auteur a réussi à lier une érudition discrète avec des questions spéculatives; il offre aussi une véritable méditation sur la raison dans son histoire qui est aussi la nôtre.

Dominique BOUREL, Paris

Holger BÖNING, Reinhart SIEGERT, Volksaufklärung. Bibliographisches Handbuch zur Popularisierung aufklärerischen Denkens im deutschen Sprachraum von den Anfängen bis 1850. Bd. I: Holger BÖNING, Die Genese der Volksaufklärung und ihre Entwicklung bis 1780, Stuttgart/Bad Cannstatt (Frommann-holzboog) 1990, LIV–932 p.

Au XVII^e comme au XVIII^e siècle le peuple des villes et des campagnes a souvent été méprisé du fait de son inculture et de sa misère. La Bruyère parlait des paysans comme d'»animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible.« Dans ses »Réflexions critiques« (1719) le portrait qu'en esquisse l'abbé Dubos n'est guère différent. Et outre-Rhin Gottsched et J. M. v. Loen leur font écho puisque, en 1750, dans »Versuch einer Critischen Dichtkunst«, le premier estime que les bergers de son temps étaient trop misérables, trop opprimés et écrasés d'impôts pour pouvoir servir de modèle aux personnages de l'idylle, d'autant plus que leur genre de vie les prédisposait à toutes sortes de vices. Et J. M. v. Loen dira qu'élevé dans l'ignorance, le paysan n'était qu'un esclave et que ses valets ne se distinguaient guère du bétail qu'ils gardaient.

Face à ces exemples qu'on pourrait facilement multiplier on mesure ce qu'a signifié la réhabilitation du peuple entreprise dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, notamment par J. J. Rousseau et par Herder, lequel considérait le peuple justement comme un modèle, dans la mesure où il n'avait pas été corrompu par la civilisation dominante; de ce fait il était censé avoir conservé intact le génie et les traditions nationales.

Mais parallèlement à la réhabilitation du peuple, qui impliquait un changement de paradigme, une révolution des critères culturels, se manifesta en Allemagne un vaste mouvement de réformes, appelé vers 1780 »Volksaufklärung« et animé par des hobereaux, des pédagogues et des pasteurs, des économistes et des caméralistes, des médecins, des vétérinaires et des agronomes. Eux aussi voulaient réhabiliter le peuple et particulièrement le paysan, considéré maintenant comme le premier état puisque le plus utile à la société. En fait, ils étaient prêts à

tirer les conséquences du principe d'universalité inhérent aux lumières, en cherchant à réduire l'écart entre la culture de l'élite, les progrès des sciences et le conservatisme de la culture populaire. Désireux de permettre au peuple »inculte« d'appliquer les nouvelles connaissances dans ses domaines à lui, afin de le tirer de la misère, ils se réclamaient de l'utilité, garantie par l'expérience, et bien des fois passaient au crible de l'utilité et de la raison les recettes et les coutumes du passé, ce qui impliquait une lutte contre la superstition et les préjugés.

Si, pendant longtemps, sous l'influence du romantisme, la critique allemande s'était surtout attachée à étudier les traditions populaires des chants, des contes et des romans de colportage appelés »Volksbücher«, depuis la fin des années 50 elle commença à explorer également de domaine pour lequel il restait cependant à recenser les éléments du corpus avant d'en écrire l'histoire. Voilà la tâche entreprise par Holger Böning et Reinhart Siegert.

Le premier volume de cette bibliographie suit le mouvement des premiers balbutiments à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle jusqu'à un premier apogée en 1780, année où l'Académie royale de Berlin couronna les meilleures réponses à la question du concours: »Est-il utile de tromper le peuple«. Comme elle a suscité une nouvelle réflexion sur le but de l'Aufklärung, aux yeux de H. Böning cette date marque aussi une césure pour la »Volksaufklärung«. Ce volume est le résultat d'un immense travail, car jusqu'alors on n'avait aperçu que la face visible de cet immense iceberg. Pour rassembler près de 1500 ouvrages, articles, feuilles volantes, H. Böning a non seulement dû explorer les catalogues connus et les organes de comptes rendus de l'époque, il a également dépouillé bien des revues éphémères. Le dépouillement des inventaires après décès auraient certes pu fournir quelques indications sur le rayonnement de tel ou tel ouvrage important de la »Volksaufklärung«, mais non sur celui tout aussi important des petites brochures, rejetées par les notaires, parce que sans valeur.

A titre d'exemple, H. Böning recense aussi en annexe les petits articles ayant trait à la »Volksaufklärung« et publiés dans trois feuilles d'annonces hebdomadaires, le »Carlsruher Wochenblatt« qui, le premier, s'ouvre au mouvement entre 1756 et 1757; Les »Osnabrückische Anzeigen«, 1767-80, bien connus parce qu'édités par J. Möser, dont les articles furent ensuite repris dans les »Patriotische Phantasien« (1774-78), et le »Wittenbergische Wochenblatt« (1768-80), édité par J. D. Tietz ou Titius. Le lien entre ce genre et la »Volksaufklärung« ressort déjà par le nom des éditeurs, par ailleurs engagés dans ce mouvement de réforme. A l'encontre des ouvrages, ces feuilles avaient l'avantage d'intéresser directement les paysans, de sorte que, presque subrepticement, l'information et l'enseignement atteignaient plus facilement le public visé. Mais H. Böning montre aussi grâce aux exemples des commandements et recommandations de la ville de Zürich entre 1772 et 1775 que les autorités aussi étaient parfois soucieuses de répandre les lumières dans le peuple, ce qui avait également échappé à la critique jusqu'ici.

Il ne faut cependant pas se cacher que cette bibliographie rassemble un ensemble hétéroclite. En effet, H. Böning présente des ouvrages relevant des domaines et des genres les plus divers, de la »Hausväterliteratur« (littérature traitant de tout ce qui intéresse le »pater familias«), des sermons et admonestations chrétiennes aux essais d'agronomie, de science économique, de médecine humaine ou vétérinaire, sans parler des traités de morale et de pédagogie. Les limites de la »Volksaufklärung« sont fluctuantes, car c'est moins le domaine qui détermine l'appartenance que l'esprit de réforme et le destinataire populaire. Mais même les écrits qui prétendent s'adresser au monde rural ne relèvent pas nécessairement de ce domaine, d'une part parce que, avant 1750, les auteurs ne tenaient guère compte des destinataires, de l'autre parce que, même quand ils pensaient à un public rural, ils ne pouvaient parler le même langage à tous, car il y avait des différences sensibles entre le hobereau, l'intendant, le paysan propriétaire d'une part et la masse des manants, asservis ou soumis aux corvées d'autre part. En outre H. Böning recense aussi la métacritique de l'époque, la discussion sur la portée des efforts et la manière d'atteindre le public populaire. Grâce aux indications sur le contenu et le destinataire des différentes publications, le lecteur peut se faire une idée de la diversité de la »Volksaufklärung«.

Vu la complexité de cette littérature, il était impossible de présenter une bibliographie exhaustive, d'autant moins que bien des ouvrages recensés ne sont plus guère accessibles. Pour ceux qu'il n'a pu consulter, H. Böning fournit les indications qu'il a pu réunir grâce à des comptes rendus de l'époque ou aux travaux de prédécesseurs. Eventuellement, tel ou tel ouvrage ne relève pas de ce mouvement de réforme; souvent seule l'analyse pourra préciser s'il émane d'adversaires de l'Aufklärung et favorise les préjugés, les coutumes superstitieuses ou s'il propose des innovations dans un esprit éclairé.

L'importante introduction esquisse l'évolution du mouvement de réforme. Les premières tentatives ont apparemment bien des fois rencontré des résistances de la part d'un public qui, quand il n'était pas analphabète ou peu habitué à des lectures exigeant une certaine concentration, considérait avec circonspection tout ce qui bousculait ses habitudes. Préoccupés avant tout par les connaissances qu'ils voulaient transmettre, les premiers émules de ce mouvement se démarquaient de la littérature édifiante en distinguant entre connaissances et morale. Naturellement il y avait aussi des projets d'innovation fantaisistes. Après 1750 on commença à prendre conscience de la difficulté d'atteindre un public populaire. Conscients des différences de mentalités, plusieurs auteurs, notamment des pasteurs, choisissaient pour transmettre leur message des genres qui, comme le catéchisme, étaient familiers au public rural ou, comme le dialogue avec un paysan, lui étaient plus accessibles; dorénavant le destinataire imposait la manière: brièveté, langue simple, au besoin même dialectale pour surmonter la barrière linguistique, alors beaucoup plus sensible qu'aujourd'hui, voilà les nouvelles exigences de la »Volksaufklärung«. Et, correspondant aux préoccupations des émetteurs cléricaux et à la mentalité des destinataires populaires, la morale fut réintégrée au discours.

Manifestement ce mouvement réformiste éclairé caractérise avant tout l'Aufklärung. En effet, les philosophes français semblent s'être plus intéressés à faire progresser les lumières et à susciter des changements institutionnels qu'à semer à tout vent. Néanmoins, pour n'avoir encore guère été exploitée, cette littérature n'était pas totalement inconnue dans la France du XVIII^e siècle, comme il ressort p. ex. de l'écho qu'avaient trouvé alors les écrits du médecin S. A. D. Tissot et d'autres semblables. Elle a également laissé quelques faibles traces dans la littérature de colportage. Même Mme Leprince de Beaumont semble s'être aventurée sur cette voie, à en juger d'après la traduction citée dans la bibliographie, qui mentionne encore une demi-douzaine d'auteurs français. Comme il ressort aussi du »Socrate rustique« de Hirzel, qui avait également intéressé les philosophes, la Suisse semble avoir servi d'intermédiaire dans les deux sens.

Dès à présent, cette bibliographie nuance l'image de l'Aufklärung, non tant en confirmant la part importante du clergé dans le rayonnement des lumières que par le rôle respectif des provinces du Nord et de celles du Sud, ces dernières ayant apparemment joué dans la »Volksaufklärung« un rôle non moindre que le Nord protestant. Enfin, l'étude des ordonnances et proclamations des autorités devraient permettre de préciser mieux que jusqu'ici la relation entre l'absolutisme éclairé et l'Aufklärung; elle devrait également montrer que, si ce mouvement réformiste éclairé a joué un rôle plus important en Allemagne qu'en France et en Angleterre, c'est pour une fois grâce au morcellement politique de l'Empire, si souvent incriminé. Non en dernier lieu cette littérature éclaire de façon nouvelle le débat socio-politique en Allemagne; ainsi, grâce à la discussion sur les corvées et le servage, la référence aux droits de l'homme passa bien avant la Révolution française du droit naturel à la discussion publique.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg